



ARMISTICE DU 11 NOVEMBRE 1918

Discours de Bruno Gallier, Maire de Brunoy

- Jeudi 11 novembre 2021 -

Je veux commencer par vous dire ma joie, ma joie de nous voir de nouveau rassembler en nombre pour nos manifestations patriotiques.

Nous retrouver ainsi, nombreux, jeunes et moins jeunes, est un acte fort dont nous avons été trop longtemps privé et qu'il est aujourd'hui important de rétablir. De rétablir car c'est de notre nation dont il s'agit, de ce qui fait notre histoire et de ce qui nous unit au sein d'une même communauté.

Et cette histoire, avant même de devenir grande, est d'abord celle de femmes et d'hommes, bien souvent anonymes, morts au combat, morts pour la France.

Et à Brunoy, de l'été 1914 à l'armistice du 11 novembre 1918 dont nous célébrons aujourd'hui le 103e anniversaire, ils sont 180 à avoir fait le sacrifice de leur vie.

180 noms gravés en lettres d'or et par ordre alphabétique sur ce monument.

180 noms pour 180 morts.

180 noms, pour 180 vies brisées, 180 destins contrariés, 180 tragédies.

Vous l'observerez, seules les initiales de leurs prénoms figurent à côté de leurs noms. Ils s'appelaient Léon, Fernand, Gaston, Maximilien, Lucien, des prénoms reconnaissables de ce début de vingtième siècle, des prénoms anciens, des prénoms lointains et pourtant, ironie de l'Histoire dans sa dimension cyclique, des prénoms redevenus à la mode aujourd'hui.

En ce mois d'août 1914, ils avaient à peine 20 ans, ou tout juste 25, peut-être 30 ans pour les plus âgés.

Ils étaient jeunes. Ils étaient vaillants. Ils étaient devenus des hommes, cherchant l'allure et la distinction, portant fièrement la moustache, le chapeau, la casquette, le veston, la chemise pour les dimanches, les « longs dimanches de fiançailles » du roman de Japrisot... ignorant tout de la cruauté que l'Histoire leur réservait, à eux et à leurs proches.

En cet été 1914, certains d'entre eux étaient déjà mariés. Avec Augustine, avec Marie, avec Louise, Jeanne ou Madeleine. Des enfants peut-être étaient déjà nés de ces unions prometteuses consenties pour le meilleur d'une vie, pensaient-ils, mais surtout pour le pire.

Ils vivaient ici à Brunoy, dans ce qui n'était encore qu'une petite ville de 4 000 âmes du département de la Seine et Oise, dans cette France de la Belle-époque.

Ils étaient contemporains de l'essor de la Ville que le chemin de fer et sa gare, avaient contribué à développer en raison de son raccordement à Paris, Paris d'où l'on s'échappait le dimanche pour chercher quiétude et douceur de vivre au bord d'une belle rivière ou sous les frondaisons de la forêt.

Ils aimaient les fêtes du village, les comices et les guinguettes au Moulin mais le temps des jours heureux, hélas, était déjà compté.

Brunoy, ils y étaient nés pour la plupart.

Ils y avaient grandi à l'ombre des marronniers du nouvel hôtel de ville qu'ils avaient vu s'ériger en 1894 alors qu'à Paris, la tour Eiffel, récemment inaugurée, époustouflait le monde.

Enfants, ils jouaient sur les berges de l'Yerres, théâtre de verdure et décor post impressionniste propices à leurs aventures du temps béni de l'innocence.

Leur jeunesse à Brunoy est bien imaginable dans le Brunoy d'aujourd'hui qui, pour l'essentiel, dans le centre-ville notamment, demeure celui que ces 180 enfants ont connu ; le bruit des chevaux et des ateliers avec leurs métiers d'antan en moins.

Ils étaient les enfants nés de Victor Hugo que le peuple de Paris venaient de pleurer.

Ils étaient les enfants de ces Misérables, de Fantine ou de Cosette, travaillant de leurs mains, c'est à dire avec leur cœur.

Ils étaient les descendants des illusions perdues, des poètes maudits, des peintres à scandale, indigents et géniaux.

Ils rêvaient « au bonheur des Dames » à Emma ou à Jeanne, « d'une vie » qui préfigurait « la recherche du temps perdu » qu'ils ne connaîtront jamais.

Ils ont grandi dans les tumultes de l'affaire Dreyfus, dans une France divisée. Au café de la mairie et dans toutes les maisons, on commentait la presse et on s'invectivait des écrits de Zola, de Péguy, de Proust, de Barrès ou de Clemenceau.

Fernand, Gaston, Léon, Maximilien, Lucien et les autres ont fréquentés l'école située derrière moi ; école devenue obligatoire et laïque par les lois de Jules Ferry, qui donnera son nom à cette école du centre ville.

Enfants de la Troisième République qui s'installe, ils connaissent parfaitement l'orthographe, la grammaire, la lecture, les mathématiques ; ils récitent par cœur les fleuves et les rivières de France, les départements, les sous-préfectures et les chefs-lieux de canton.

La Somme, la Marne, la Meuse et la Moselle ne leur signifient pas encore grand-chose, ignorant pour l'heure que, de ces noms, sonnera la tragédie infernale qui se met en place et qui sera la leur.

Ils ne savent pas encore que la Somme, la Marne, la Meuse, la Moselle qu'ils écrivent à l'encre noire, seront leur cauchemar et leur linceul.

Ils ne savent pas encore que leur destin est scellé avec celui de leur maître d'école avec qui ils partageront la férocité des combats et la mort.

Sur les cartes de Géographie, la France est alors un empire s'étendant au-delà des mers dont l'arrogance répond, depuis Sedan, à la perte de l'Alsace et de la Lorraine.

La Troisième République forge des français et installe, dans toutes les têtes, les éclairs de la Revanche.

Né de la conscription révolutionnaire, le service militaire universel de 1905 prolonge, pour deux ans, la formation du citoyen républicain. De l'école, on passe à « la classe ».

Fernand, Gaston, Léon, Maximilien, Lucien et les autres vont apprendre ainsi le métier des armes, dans une Armée en plein doute après l'affaire Dreyfus mais qui va les préparer à la Revanche.

C'est toute la jeunesse de Brunoy, c'est toute la jeunesse de France qui, au sein de régiments constitués par centaines, se prépare au choc inévitable des blocs « d'entente ou d'alliance » consolidés dans l'irréconciliable.

Depuis longtemps, on attendait la guerre suivante, on préparait la guerre suivante, mais déjà avec une guerre de retard. On allait refaire Sedan, faire une guerre du Second Empire avec sa cavalerie légère, ses hussards, ses dragons et ses fantassins en pantalon rouge, mais en mieux !

En mieux avec le fusil Lebel à la place du Chassepot, en mieux avec la baïonnette Rosalie, c'est sûr : « On les aura ! ».

Alors, le 1er août 1914, lorsque la guerre fût déclarée à la veille des moissons et l'ordre de mobilisation placardée dans toute la ville, Fernand, Gaston, Léon, Maximilien, Lucien et les autres ont préparés leurs bagages.

Il ne reste rien des adieux déchirants sur le parvis de la gare. Ni des promesses de revenir et des assurances d'être de retour pour les vendanges. Ni du train qui siffle vers Paris et la gare de l'Est...

La suite, la terrible suite, on la connaît ; elle s'égrène comme un chapelet composé de 180 grains...

En préparant cette commémoration, j'ai parcouru, non sans émotion, les fiches individuelles et les livrets de marche des soldats de Brunoy.

J'ai retrouvé Fernand ;

Fernand BANCHET ; il est tombé 22 jours après le 1er août 1914, à Jappicourt en Meurthe et Moselle ; il avait 24 ans.

Maximilien BARON est mort le 25 novembre de la même année, au Bois Brûlé sur la Meuse. Il avait 29 ans.

Léon BEAL est tombé à Stenay, sur la Meuse aussi, à l'âge de 26 ans, à l'été 1915.

Gaston BOICHOT a péri à Verdun en 1916, à 30 ans.

Et Marius BRISSET, le plus jeune de Brunoy est mort l'année de ses 20 ans, dans l'Aisne, en 1918, deux mois avant le 11 novembre...

Ils étaient 180 au total.

180 noms, pour 180 destins et 180 tragédies.

180 sur 1 637 000 soldats tombés entre 1914 et 1918.

180, telle a été la contribution, l'épouvantable contribution, le don de Brunoy à la France en guerre.

Le don le plus précieux, celui de sa jeunesse.

Ils sont 180 sur ce monument.

Ils sont tous là, de nouveau ensemble, ensemble parmi nous, à l'ombre des marronniers de leur enfance, près de leur école...